



Paul Louis Rossi

La Leçon d'Allemand

Siegfried Lenz

Marie est venue me retrouver à Berlin pour quelques jours. Ce matin, je suis heureux d'entendre sa voix à l'interphone, avec la surprise, comme si elle surgissait tout à coup dans ma retraite. Je songe toujours aux vertus de la solitude, mais en vérité ne la supporte que durement. Surtout dans cette Ville immense où je ne connais personne, ou presque. J'ai parlé de Marie Etienne : Maria autrefois dans un livre intitulé *La Traversée du Rhin*. Histoire chaotique de mon premier passage du Fleuve. Évidemment, c'était une fiction, mais je me souviens durant toute cette époque, après notre première rencontre, que nous avions la sensation de vivre en une errance perpétuelle, entre deux villes, deux trains, deux hôtels, dans la recherche perpétuelle des preuves de notre complicité.

Cependant malgré l'entente et le calme apparent, cette paix relative, avec le temps, pouvait se transformer en conflits. Il est vrai, en société que je pouvais parler beaucoup, comme si je me croyais obligé de combler le vide entre les locuteurs. Marie, elle demeurait le plus souvent silencieuse, ce qui augmentait son mystère. J'en éprouvais un certain dépit, car mon bavardage se limitait à la conversation en public, et s'arrêtait dès que nous nous retrouvions seuls. Mais la Ville était froide et grise en cette saison, dure dans sa texture et ses dimensions. L'arrivée de Marie vint de suite adoucir mon séjour, et calmer mes inquiétudes.

Nous avions l'intention d'aller voir de la peinture. Pour moi, personne ne le savait, j'avais l'impression d'une passion tardive. D'une mutation car je préférais autrefois la compagnie des marins et des filles, les docks, les bars, les lieux nocturnes à la visite des musées et des salons artistiques. La conversion était spectaculaire. À présent, je procédais à l'inverse, lorsque j'arrivais dans une Ville inconnue, je commençais par visiter le musée. Il me semblait ainsi que je comprenais d'emblée sa physionomie, l'image de ses goûts et de ses passions, que je découvrais des humeurs, des appétits, et même les rêves et l'inconscient de la Cité. Je pensais à connaître l'archéologie et la nature de ses fondements, interrogeant jusqu'à la composition des sols, de la terre et des pierres, qui soutenaient les édifices.

Mais j'avais un secret. Des années auparavant dans un ouvrage, j'avais évoqué la figure d'un vieux Maître oublié, sans jamais révéler ce que ces vocables signifiaient. Et maintenant que je me trouvais dans la Ville de Berlin, j'avais l'idée, avec Marie d'aller à la recherche de ce personnage mystérieux, dont je connaissais mal le destin alors qu'il avait traversé les années terribles de la guerre, dans la capitale. Il se nommait Karl Schmidt-Rottluff, qui avait séjourné en 1924, et qui était l'un des fondateurs du groupe : *Die Brücke* – Le Pont – avec Heckel et Kirchner. Par la suite, comme ses amis expressionnistes, il fut interdit de peinture, comme beaucoup d'autres artistes sous le troisième Reich.

Les années avaient passé, à partir de 1967 et jusqu'en 1974, Rottluff enseignait aux Beaux Arts de Berlin. Dans la zone Ouest, du moins je le supposais. Je pensais que j'aurais dû chercher autrefois de le rencontrer, mais il était beaucoup trop tard. C'était bien dans ma manière. Voilà ! le peintre avait disparu et il fallait trouver à présent quelques individus qui accepteraient de me parler un peu longuement des dernières années du Maître, dans l'ancienne capitale de l'Allemagne. Cependant, dès les premiers jours, j'avais retrouvé sa trace car je m'étais aperçu que Rottluff avait légué aux autorités de la Ville une collection de ses peintures. Il existait dans le quartier de Dahlem un musée du *Brücke*, situé entre les parcs et les résidences, au Sud-Ouest de la métropole. Le musée datait de 1967.

Nous décidâmes, avec Marie de traverser la Ville entière en diagonale, afin de visiter ce musée. On ne peut comprendre facilement l'ampleur du moindre déplacement dans cette agglomération, le mot de traversée n'est pas superflu. Arrivant à la station finale, nous eûmes l'impression de nous retrouver dans une campagne améliorée, avec une gare champêtre, des chalets de bois, des brasseries et des guinguettes, des villas bourgeoises.

À peine arrivés nous fûmes entourés par les protagonistes d'une fête folklorique, avec des hommes déguisés en volontaires de l'armée des paysans du temps de Luther et de Thomas Münzer. Fous coiffés de bonnets à grelots, joueurs de fifres, silhouettes du Pauvre Conrad, sujets ensemble qui voulaient nous entourer, nous entraîner dans une ronde criarde, inquiétante par ses gestes et sa configuration. Rien n'indiquait au carrefour, la direction du musée. Il pleuvait. Nous interrogeâmes quelques passants : Où se trouve le musée du *Brücke* ? On ne rencontrait que des visages égarés, indécis, des regards même qui se fermaient aux premiers mots, comme si nous demandions une chose indécente. Il tombait du ciel gris une pluie fine et pénétrante, néanmoins nous décidâmes de remonter la grande allée le long des bois, nous fiant à notre instinct de voyageurs.

De l'autre côté de la route, de vastes villas se suivaient, avec des parcs. Le quartier semblait inhabité. Quelques voitures de luxe, de temps à autre circulaient à une vitesse modérée, dans une poussière d'eaux. Un cavalier passait au petit trot de son cheval. La route semblait interminable. Enfin les voyageurs trouvèrent un second carrefour avec une pancarte détériorée qui indiquait le musée. On le supposait. Nous ne l'avions donc pas inventé et nous suivîmes cette allée qui descendait sur notre gauche.

Nous finîmes par apercevoir le musée, dans le bois, au fond d'une impasse. Je ne sais pourquoi, je croyais déceler une hostilité, une désapprobation des habitants. Comment s'intéresser à des objets dispersés parmi les arbres et les jardins. Ce devait être des sculptures que l'on distinguait entre les frondaisons d'automne. Un homme arrosait le pavé d'ardoises, sans lever un seul regard vers nous. Nous étions à présent devant la grille du musée, je sonnais longuement, sans le moindre résultat. Il était probablement fermé, mais rien ne l'indiquait. Nous interrogeâmes un homme, qui devait être le concierge, qui répondit sèchement – *Geschlossen* – c'est fermé. *Schloss*, ou quelque chose de la sorte en leur tournant le dos, comme s'il était excédé par des individus qui venaient de si loin regarder les œuvres et les tableaux d'un personnage inconnu, disparu depuis longtemps, et que personne n'appréciait autour de lui.

Nous sommes revenus sous la pluie, entrés pour nous reconforter dans un restaurant italien, à ce carrefour de Dahlem. Nous avons bu du vin de Toscane en parlant avec le

maître des lieux, dans sa langue. Une fois retourné rue Schliemann, je consultais les livres et les dictionnaires de la bibliothèque, dans l'appartement que j'occupais. Il n'y avait trace ni de Schmitt-Rottluff, ni même de Kirchner. C'était sans doute le hasard, mais l'impression demeurait d'une désapprobation, et la sensation que je poursuivais des chimères. Enfin que j'étais l'objet d'une malédiction.

Je préférais Schmitt-Rottluff, plus âpre, à Ernst Ludwig Kirchner, qui s'était suicidé en 1938, à Frauenkirch dans les Grisons, après un séjour dans la clinique du docteur Biswanger. Mais j'avais vu à Paris dès 1966 son portrait en peignoir rayé : *Selbstbildnis mit Modell*, de 1907, ainsi que la femme nue avec un chapeau de paille couchée bleue dans le vert d'une prairie. Par la suite j'avais rapporté de Francfort les images de sculptures en bois inspirées des Vanuatu. Enfin, je pouvais aujourd'hui l'évoquer, j'avais le plus souvent cherché dans les Allemagnes les traces d'un peintre encore plus singulier, puisqu'il s'agissait d'Emil Nolde.

On prétendait que Nolde avait eu des sympathies pour le National Socialisme, et même qu'on lui avait proposé le poste de vice-ministre de la culture. Nolde répondit qu'il était flatté mais qu'il était allergique à la couleur brune. Après quoi les autorités lui interdirent d'exercer son art, comme elles avaient interdit de peinture Karl Schmitt Rottluff et Kirchner. Emil Nolde peignait le ciel mauve et violet, tourmenté de la mer du Nord et de la mer Baltique, les fleurs éclatantes de son jardin, les chevaux dans le vert sombre du pré, et les femmes aux seins nus, avec juste une petite jupe noire, qui dansaient la gigue, sur un fond de rouge écarlate, devant un pot d'iris jaunes.

Il existait un livre remarquable intitulé *La Leçon d'Allemand*, de Sigfried Lenz, qui paraphrasait la vie d'Emil Nolde, exilé dans son village de Seebüll – Rugbüll dans le roman – situé en Frise du Nord, auprès de la frontière du Danemark. C'était l'histoire d'un garçon, fils du policier du village, enfermé dans une maison de redressement pour avoir dérobé des tableaux du maître dans les musées. On lui demandait un jour de rédiger une composition sur le thème du *devoir à accomplir*, et il rendait une copie blanche. On le punissait pour ce qu'on croyait une indiscipline et il s'enfermait dans sa cellule, durant des semaines, pour rédiger jour après jour la description de son enfance, dans le village, en compagnie du peintre et de son père le policier chargé de surveiller le peintre et d'examiner s'il ne transgressait pas l'interdit.

Le policier Rugbüll – père du garçon – devait donc empêcher le peintre de se livrer à son art du dessin et de la couleur, mais l'enfant, qui savait que le peintre continuait clandestinement d'exercer son métier, entretenait avec l'artiste une sorte de complicité. Par la suite, il lui dérobait quelques-unes de ses œuvres et constituait dans un moulin en ruine sa propre collection de dessins et de peintures, au bord du rivage. La guerre une fois terminée, il avait bien entendu continué cette activité de voleur et de collectionneur clandestin, et c'est pourquoi il se trouvait enfermé et contraint de réfléchir à son tour au sens, à la légitimité du droit et du devoir à accomplir.

Le conflit se nouait autour de ce paradoxe. Le père remplissait son devoir. Il avait pour mission d'espionner le peintre et de lui interdire d'exercer son art. Il accomplissait cette *tâche* avec une volonté qui confinait au fanatisme et qui dépassait singulièrement les limites de sa propre autorité, et d'une certaine façon, il creusait autour de lui et de sa famille la tranchée de son propre malheur et du désastre de la patrie. L'enfant au contraire éprouvait une fascination pour le personnage du peintre, comme s'il tenait tout

auprès de lui, au bout de son chemin, l'image d'un père idéal et prestigieux. Le peintre – Max Ludwig Nansen dans le roman – n'était sans doute pas dupe de son activité de voleur et de collectionneur fragile. Il devait même le protéger, à sa manière. On avait l'impression que rien de raisonnable ne pénétrait dans cette intrigue. Comme si l'univers en guerre autour de la bourgade n'existait pas.

Le conflit entre les humains allait jusqu'au bout, et personne n'abandonnait en chemin ses croyances. C'est là que résidait la tragédie. En vérité, il était inutile d'exiger des hommes un semblant de lucidité. C'est à l'origine qu'il fallait s'adresser pour suivre le cours du monde et sa volonté d'aller jusqu'à la défaite, et la chute. Et pire, il fallait comprendre que les belligérants s'enrageaient en fin de combat, ils devenaient plus fous et meurtriers encore qu'il n'est concevable de l'imaginer au début de la tourmente.

C'est le paysage de la mer du Nord qui donnait au livre sa splendeur. Paysage de vagues blanches accourues de l'horizon sous un ciel violet, écumeuses et pressées criblées de pluies et d'envols de milliers d'oiseaux que les enfants – frère et sœur – poursuivaient pour voler les œufs et saisir les coquillages dans le sable et la boue du Watt, à la lisière de l'eau et des marais. Les enfants pataugeaient à moitié nus dans les varechs et les sables de l'estran, couverts de jaunes d'œufs et poursuivis par les mouettes en colère. Sur ce rivage, une sorte de complicité incestueuse s'établissait entre Sigggi et sa sœur Hilke. Elle servait de modèle au peintre. Hilke s'était dénudée devant lui : honte de la famille ! Et le garçon Sigggi que Max appelait aussi Witt-Witt semblait tourbillonner entre les prairies et les chevaux, la cabane et le moulin, entre la digue les fossés les champs de tourbières et la lumière des Frises et des îles du Danemark.

C'est ainsi, avec ce livre, que j'identifiai mon goût pour la peinture des expressionnistes. Ils peignaient des villages et des ports, en rouges vifs, en jaunes, en bleus criards. Ils aimaient comme Sigggi les rivages et l'envol blanc des oiseaux. Ils n'avaient pas accepté le Monde qui les entourait. Ils avaient tenté, avec la couleur, de lui proposer une alternative. Non pas une gaieté, mais au contraire une exaltation et même une colère, la revendication politique d'un autre regard sur l'organisation de la cité et de la lumière, malgré l'âpreté du paysage et la terre ingrate qui les entouraient. Sans doute, ils avaient été vaincus par l'histoire, mais ils demeuraient comme exemples de la liberté, de l'insoumission et de la clarté en ces temps d'aveuglements et de ténèbres.

Notes et Scholies

1/ Extrait d'un manuscrit inédit : *Voyage en Automne à Berlin*.

2/ Notes sur Sigfried Lenz : *La Leçon d'Allemand*, éd. Robert Laffont. .

3/ *Alice dans les Villes* de Wim Wenders, 1973.

Paul Louis Rossi est né à Nantes. Père italien et Mère bretonne. Poète, romancier et critique d'art. Prix Mallarmé pour *Faiences* (Flammarion, 1995). Livres sur Fra Angelico (1997) et Albrecht Altdorfer (2010) aux éd. Bayard. Ouvrages récents : *Les Chemins de Radegonde* (Tarabuste, 2011) et *La Porteuse d'eau de Laguna* (Le temps qu'il fait, 2011). Film sur Turner : *Voyage sur la Loire*.